

Laurent ALIBERT

**LEGENDES DES NARTES, ROMAN ARTHURIEN,
SAGA ISLANDAISE: ORGANISATION DU BANQUET
ET ROLE DE LA COUPE SACREE**

I. Banquet des Alægataë et banquet d'Arthur

Les Alægataë, sont les représentants de la première fonction dans les légendes Nartes même si les traits magiques et royaux se sont largement effacés. Leur rôle se borne à organiser des festins où se retrouvent les Nartes, lesquels festins sont identifiés depuis longtemps comme des cérémonies d'ordre religieuse: s'y produit régulièrement le miracle de la coupe Watsamongæ/Nartamongæ qui désigne le meilleur des Nartes et agit comme coupe de vérité. Cependant l'aspect religieux du banquet est intrinsèque dans la culture nomade des Scythes, Sarmates et puis semi-nomades Alains pour lesquels la table (ossète *фъинг*) a la fonction du temple dans les cultures sédentaires. Les Ossètes quoique sédentarisés ont parfaitement conservé cette coutume. Le terme ossète *куывд* signifie en même temps «banquet» et «prière». L'étiquette extrêmement stricte du banquet ossète se retrouve dans les légendes Nartes.

En ce bornant ici aux textes traduits par Dumézil, l'«ossétitude» du banquet des Alægataë est déjà parfaitement visible. Dès le premier conte de LH (qui ne se situe pas encore chez les Alægataë puisque la division des Nartes en trois grandes familles ne s'est pas encore produite), la naissance des fils de Wærhæg est accompagné d'un banquet auxquels les premiers Nartes et puissances divines sont conviées. La présence de ces puissances divines (le forgeron célestes Kurdalægou ou le Seigneur des Eaux Donbettyr) montre immédiatement que le banquet est sous le signe du sacré. Le festin à base de gibier sauvage dure une semaine entière et voit l'action d'un prodige, en l'occurrence le chant d'une flûte magique forgée par Kurdalægou. Ce chant évoque une boisson sacrée, le *ронг*, et est encore aujourd'hui très connu en Ossétie, et tout à fait fréquente lors d'un *куывд*. Elle est utilisée sous une

forme légèrement distincte où il n'est plus question du *ρονη* et où l'aspect cérémoniel du chant a fait place à un caractère simplement festif.

Le conte du festin funéraire de Syrdon évoque une large provision de boissons et de pains, mets de base, et le fait qu'une ou deux poules soient égorgées. Ce conte doit être entièrement resitué dans les rapports entre l'*ἄεθδα* ossète qui ne peut manquer d'être détournées par les profiteurs.

Dans *Le Narte Batradz et le géant multicolore*, un banquet est organisé par les *χιστæρτæ* pour désigner le berger de leur troupeau (travail d'un extrême péril). La mention du *κυβæγα* nécessite l'explicitation par le traducteur de ce trait typiquement ossète qui est une partie immuable du déroulement du *κυβδ*.

Dans le conte *Comment Soslan conquiert Beduha*, la présentation du *κυβδ* est développée sur quelques lignes. «Sur ces entrefaites, un jour, les Alægatæ préparèrent tous les mets et boissons imaginables et offrir un grand festin, auquel ils invitèrent les Nartes. On s'assit sur trois rangs dans la grande maison des Alægatæ. Au bout d'un rang, a la place d'honneur était Uryzmæg, Hæmyts au bout du second rang et Syrdon au bout du troisième.» (LH, p. 95-6)

Ces *χιστæρτæ*, au nombre de trois, président chacun par ordre d'importance un rang du *κυβδ* organisé car Soslan demande en mariage Beduha, fille du géant Tchelæhsærtæg. On remarquera la place contradictoire de Syrdon – bien que haï des Nartes, il siège parmi les plus importants d'entre eux. Le lien de parenté est à souligner: les deux premiers sont les deux frères jumeaux nés de Dzerassæ et de Wærhæg, premier des Nartes, tandis que Syrdon, le Fléau des Nartes, est issu du viol de Dzerassæ par le Maître des Eaux, Getæg.

La place de chacun au banquet est également fort importante dans le roman arthurien. Enfin, comme pour Syrdon, la place du sénéchal Keu de la tradition arthurienne et celui du roman de Jaufre est centrale dans l'organisation du banquet. Dans le roman de *Jaufre* comme dans d'autres œuvres, il est aisé de reconnaître que la première place parmi les chevaliers revient à Gauvain puisque celui-ci accompagne la reine avec Yvain, vient se placer de l'autre côté du roi après que celle-ci se fut assise juste à côté du roi [*dejust a-l rei sezer*, v. 492]. Yvain lui, un cran en dessous *s'es lonc la reiņa acis* (v. 495). Si seul le roi Arthur préside, celui dont on dit que *cascus sa lenga temia* est le seul à avoir la responsabilité du premier service. Est-ce que cette tâche est dégradante ou valorisante pour un chevalier? Qu'on soit clair: s'il est impossible que le chef des cuisines soit un homme chez les Ossètes, dans les romans arthuriens cette tâche, contribue encore davantage à l'ambiguïté du personnage de Keu. Il en fait d'un côté un personnage marginalisé, rattaché à une fonction alimentaire *a priori* indigne des chevaliers mais le met également en valeur car le chef des

cuisine devient bien plus que cela dès lors que le banquet prend un caractère sacré. Le prestige est consubstantiel à l'idée de *mesion* (largesse) à laquelle correspond le champ sémantique du terme ossète de *бæркад* «abondance», nécessairement représentée sur la table du *кывыд* et envers laquelle est adressée la dernière prière du banquet. L'abondance est sacrée et le rôle de Keu n'en est que plus important. Enfin, au lieu de parenté des Nartes (le demi-frère de deux jumeaux) répond, amoindrie la même spécificité d'appartenance et doublée d'exclusion chez Queu: se plaçant sur l'échelle hiérarchique du banquet juste après Gauvain¹, le sénéchal se rapporte à Arthur par un lien moins complet que le neveu d'Arthur puisqu'il est présenté par la tradition comme le frère de lait du roi. On a ainsi un trio à la direction du banquet qui ne manque pas de rappeler le *кывыд* des Nartes:

<i>Instance suprême du banquet et du кывыд</i>	<i>Seconde instance – Héros lié au chef par la parenté</i>	<i>Héros à la fois apparenté et dissocié des deux autres, ambigu-craint et respecté, aimé et détesté</i>
1) Le roi Arthur	2) Gauvain, son neveu > Au côté du roi	3) Le Sénéchal Queu, son frère de lait
1) Uryzmæg, <i>хистæр</i> des Nartes	2) Hæmyts, frère jumeau (cadet) de Uryzmæg > <i>хистæр</i> du second rang (<i>дыккаг хистæр</i>)	3) Syrdon fléau des Nartes, Demi-frère des deux autres (issu d'un viol)

Les travaux de J. Grisward puis ceux de P. Gallais montrent que Gauvain et le sénéchal Queu forment un couple dans le cycle arthurien dont l'«antithèse-complémentarité» est analogue à celle de Mitra et Varuna mais diluée dans la «faible survivances des trois fonctions au XIIème siècle»².

On doit dire d'abord combien les liens de parenté sont plus éloignés dans le cycle arthurien que dans les légendes Nartes – nous sommes là devant un trait tout à fait banal de la dégradation générique (du mythique vers le romanesque). Et si généralement les traits de Gauvain sont à rapprocher de ceux de Soslan, il partage avec Hæmyts comme Soslan une particularité: personnage à la limite de la perfection chevaleresque, c'est un insatiable appétit de conquêtes féminines qui le rend moins complet que Lancelot. Chez les Nartes, c'est principalement ce même défaut qui place Hæmyts après Uryzmæg chez les *seniores*³ et Soslan après Batradz chez les *iuniores*. La place traditionnelle du *дыккаг хистæр* selon les règles très strictes de la coutume (*æгъдаг*) du banquet ossète est à la droite du *хистæр*. On peut expliquer que Hæmyts soit chef du second rang, par les dimensions hors-normes du banquet.

Enfin, il y a certes une non-équivalence de statut entre Uryzmæg et Arthur, mais il s'agit là de circonstances sociologiques dues aux évolutions respectives des sociétés ossètes et romanes (ou plus généralement

occidentales): Uryzmæg est l'ancien par excellence et le plus respecté mais ne saurait être un roi car la société montagnarde des Nartes est, à l'image du peuple ossète, trop petite pour qu'on y rencontre une hiérarchisation comparable aux sociétés plus vastes: l'aspect symbolique du rôle royal, son non-engagement dans les guerres si fréquent, par exemple chez les Celtes, ne pouvait satisfaire une société qui a besoin d'éprouver la bravoure de chacun pour survivre. La réduction des représentants de la première fonction à l'organisation de banquets, lesquels sont présidés par des *xucmæpmæ* de la famille des *Æxcæpmægkamæ* est un signe de cette destruction presque complète de la plus haute partie de la structure trifonctionnelle chez les Ossètes.

II. Un lieu d'irruption du merveilleux

Dans le roman de *Jaufre* et l'ensemble de la littérature arthurienne, c'est au banquet que fait irruption le merveilleux, origine de l'aventure. Chez les Nartes, le *куывд* est de par sa nature un lieu de prière fondamentalement lié à l'Autre Monde et ce peut être l'endroit où l'on élit qui partira en expédition – *балу* ou *хæтæн*. Aussi l'existence et le rôle du Nartamongæ/Uatsamongæ aux banquets organisés par les Alægataæ est-elle parfaitement compréhensible. Nous partirons du conte de *Batradz et le Uatsamongæ* pour décrire l'action du Révélateur des Nartes, même si beaucoup d'autres textes nous seront utiles. Tout d'abord, si la fonction religieuse d'une coupe sacrée a été fort bien étudiée, un point n'a peut-être pas suffisamment été mis en lumière pour souligner les rapports entre les thèmes banquet/coupe/vérité/jugement. Depuis longtemps une proximité est sensible entre la coupe des Nartes et le Graal. Pourtant, malgré la longue étude de Littleton sur le sujet (qui choisit une lecture historique de cette relation), un point important n'a pas été mis en lumière comme il aurait dû l'être pour éclairer ce sentiment d'accointances entre les deux coupes. Il s'agit du rapport consubstantiel entre sacré et parole. Le cadre du banquet peut bien sembler avoir perdu de son aspect sacré dans les romans arthuriens avec la christianisation des éléments païens et l'omniprésence de la messe ou de la parole des ermites comme seules véritables paroles sacrées, il n'en reste pas moins des traces fort intéressantes. Nous avons remarqué l'importance d'un aspect liturgique dans l'organisation du banquet qui s'est maintenu. Et si la parole n'y est plus aussi directement liée au sacré, elle n'a pourtant pas perdu toute sa profondeur. La coutume de l'aventure avant de manger doit être interprétée à notre sens non comme une simple nécessité diégétique, un simple poncif folklorique «structurel» des romans arthuriens dans l'ordonnance des aventures, mais comme la trace de

cette ancienne relation entre banquet et sacré: si l'aventure et le merveilleux surviennent lors du banquet, c'est bien qu'il s'agit là d'un lieu d'ouverture sur l'Autre Monde. Avant que le banquet soit le lieu d'où surgit la merveille, il était celui d'où la parole sacrée ouvrait un lien vers l'Au-delà.

III. Haut-faits et vantardises des guerriers: le banquet et la vérité de parole

Bernard Sergent introduit le thème des banquets chez les peuples indo-européens en évoquant la célébration des exploits du guerrier:

«[...] le comportement guerrier, avant d'être le moyen d'un orgueil personnel, est le résultat d'une pression sociale. Et, comme l'exploit sportif actuel, dont il est symboliquement proche à plus d'un égard, l'exploit héroïque ne se suffit pas à lui-même: il doit être mesuré à ceux accomplis par les pairs, et célébrés par tout le corps social.»

«Une institution typique donnait l'occasion de ces comparaisons: le repas commun. On en discerne deux formes essentielles: il est offert par un riche, le chef d'une puissante famille, ou très spécifiquement, le roi. Tels sont les fabuleux banquets des traditions grecques, macédoniennes, celtiques, germaniques et ossètes, dont l'habitude survit dans ces interminables repas alcoolisés et érudits dont Platon, Plutarque ou Athénée témoignent pour la Grèce.» (IE, p. 322)

Il précise qu'ils sont le lieu de la confrontation héroïque, de la vantardise individuelle. Malgré la présence d'exemples des diverses cultures indo-européennes («on voit Indra, Thór ou le vieux Nestor clamer leurs exploits», IE, p. 323) ce sont chez les Celtes et les Ossètes que la coutume est particulièrement remarquable⁴.

Dans le cadre du banquet se forme presque toujours une relation entre boisson, parole du guerrier, vérité et bravoure: la boisson peut servir à tenter une justification de parole qui s'est avérée fautive (dans *Beowulf*, c'est le cas du personnage d'Unferth évoquant, lors de son avant-dernière apparence, que sa raillerie précédente du héros était due à l'alcool); elle peut, à travers le caractère privilégié du toast, servir à délier une langue qui veut accuser un manque de bravoure (Loki s'adressant à Bragi dans la *Lokasenna*); elle peut également être la récompense (sacrée) de la parole véridique (dans les légendes ossètes, la coupe sacrée des Nartes, se porte magiquement aux lèvres de Hæmyts pour valider les exploits de son fils Batradz lorsque ce dernier les énonce devant les Nartes incrédules).

Enfin, comme nous allons le voir maintenant, la boisson peut être pointée du doigt comme une source de courage irrecevable – c’est ainsi que le sénéchal accuse Jaufre de pseudocourage au début du roman occitan, lui conseillant de boire pour trouver la témérité nécessaire de partir punir le chevalier étranger Taulat, ayant humilié Arthur et la reine en plein banquet.

*IV. Coupes sacrées, vérité d’actes et vérité de parole:
Le cor révélateur des adultères, le Uatsamongæ, la coupe
de l’Enchanteur et le Graal;*

Evoquant le *tyhagur* (celui qui part chercher plus fort que lui) et la société narte, dans son article *Au Caucase: le banquet des Nartes* Alain Christol remarque la fonction sociale apaisante du banquet ainsi que son rapport au sacré en général et à la *parole sacrée* en particulier:

«Il était indispensable de ménager un espace de sécurité, de convivialité; l’hospitalité, par son caractère sacré, fournit un tel espace, pour les individus. La nourriture prise en commun sacralise également l’espace collectif, la maison des *Alægataæ*. Cette maison est parfois appelée *ardamongæ xædzar* «maison révélatrice de l’ard» (Romans, p. 238); et le mot *ard* signifie aujourd’hui «serment» mais il continue l’iranien ancien **arta* «conformité à l’ordre cosmique», et, au plan du dire, «vérité»; *ard* a d’abord signifié «affirmation que le dit est conforme à l’ordre». On comprend pourquoi la coupe est aussi appelée *Ardamongæ*.

Pour «prêter serment», l’ossète dit *ard xæryn* «manger l’ard» (IES, I, p. 60). Une nouvelle fois la nourriture apparaît dans les rapports de l’homme au sacré.» (*Nartamongæ* n° 5 p. 143)

Dans le cadre du premier banquet du roman de *Jaufre*, après l’affront de Taulat et la demande de Jaufre auprès d’Arthur d’être fait chevalier afin de poursuivre l’auteur de l’outrage et de venger le roi, le sénéchal Queu prend la parole avec un ton d’une grande violence à l’égard du jeune Jaufre. Il raille son audace et prétend que Jaufre ferait mieux de s’asseoir et boire pour trouver suffisamment de courage. On assiste ici au maintien de la parole comme épreuve de vérité à travers les mots de Queu qui prolongent ainsi le rôle de Syrdon chez les Nartes et Loki dans la *Lokasenna*:

«"E Qecs ab tan a respondut:
'Amix, mais auresz de vertut
Quant vos seretez enabriatz,
Anatz sezer, si a vos platz.

*Cant auret unpauc begut mais
E miels en sofriretz lofais.
Tornatz sezer, qu-us en dirai
C'ap aitals armas q'eu o sai
Sabretz miels cavalier abatre
C'ap espasa trenchan combatre'." (v. 603-12)⁵*

Pourquoi tant de médisances? Il y a bien sûr la volonté turbulente de Queu et son goût de la parole calomnieuse, mais s'y mêle également, cachée, une nécessité indo-européenne: celle de la raillerie pour faire éclater la vérité de parole: seule ou avec l'aide d'un objet magique, la parole cherche à se faire révélatrice de la vérité même scandaleuse, car le banquet, comme lieu religieux ne tolère *que* la vérité et pas le mensonge.

En ce sens, on peut voir chez Chrétien de Troyes les questions non posées par Perceval au Château du Graal comme une atteinte à la vérité car celle-ci aurait pu être faite par la clarté de la parole dont d'autres (Loki/Syrdon/Keu) sont capables – mais ils sont aussi capables du mensonge et c'est là le cœur de toute leur subtilité et de toute leur ambiguïté. Le pont entre le Graal et le révélateur des Nartes est la coupe de vérité de la branche III de la *Continuation-Gauvain* dont on a vu les nombreuses accointances avec le roman de *Jaufre*. Scott Littleton évoque cette parenté par le biais du *Lai du Cor* de Robert Biket⁶ (premier texte décrivant l'histoire de Caradoc/Caradué) sans pour autant aller suffisamment loin dans la comparaison⁷: s'il évoque le fait que le cor de ce Lai est plus proche du Nartamongas que la tradition postérieure concernant le Graal, Scott Littleton ne pousse pas suffisamment en détail la comparaison, qui pourtant est fort significative. En effet, le cor de ce lai et celui de la branche III de la *Continuation-Gauvain* doivent être analysés en détail vis-à-vis du Nartamongæ afin de bien comprendre qu'il ne s'agit pas d'une ressemblance de surface: le banquet est dans les deux cas le lieu d'opération du caractère magique de la coupe des Nartes comme du cor; le lien à la bravoure est explicite chez les Nartes, plus implicite mais tout à fait réel pour Caradoc; il bénit dans les deux cas la véracité de parole (de façon distincte) et humilie dans les deux cas le mensonge (par un mode identique, déborder dans les deux cas; tacher et éclabousser le menteur uniquement dans le second); enfin, c'est par une propriété magique qu'il distingue son message et révèle (os. *-amongæ*, «qui révèle»).

	Nartamongæ	Cor Bonec
Lieu d'opération	Banquet des Alægatæ	Banquet d'Arthur (dans la <i>Continuation-Gauvain</i>)
Lien à la bravoure et à la vertu	<p>– Il désigne <i>le meilleur des 'Nartes, le plus brave</i></p> <p>– Il s'agit de Batradz, dont par ailleurs on témoigne en de nombreux contes <i>l'irréprochable attitude vis-à-vis des femmes</i> (à la différence de Soslan): ainsi dans le conte «Le Meilleur des Nartes», (LH, p. 218, NK, p. 262) il y a trois qualités suprêmes (<i>лæгдзинæдтæ</i>) qui permettent d'élire Batradz dont l'une est l'attitude envers les femmes reconnues par les Anciens (<i>«сылгоймаджы сæраппонд цы 'гъдæуттыл хæцыс»</i>, NK, p. 265)</p>	<p>– Il désigne <i>le chevalier dont le couple est le plus irréprochable, le plus vertueux.</i></p> <p>– Cette vertu est une forme de bravoure puisqu'il faut affronter le danger de l'humiliation. Le regard de Caradué adressé à sa femme, le dialogue qui s'ensuit avec elle (v. 3226-3236) montre que boire au cor devient un véritable acte de bravoure, d'ailleurs stimulée par la parole de la reine guigner «<i>Bevez i tot seürement.</i>» (v. 3229)</p>
Lien à la vérité de parole	C'est par <i>la véracité des paroles de Batradz</i> qu'il réagit magiquement	C'est par le caractère fallacieux des mots d'Arthur et de Keu qu'il réagit magiquement – la magie révèle donc en négatif <i>la véracité des paroles de Caradué</i>
Propriétés magiques	– il se porte <i>manquement</i> aux lèvres Haemyts sans le tâcher tandis qu'il bouillonne et déborde lorsque les autres Nartes mentent	– il ne tâche pas Caradoc et sa femme lorsque ceux-ci le porte à leur lèvres tandis qu'il éclabousse <i>magiquement</i> Arthur et Keu (ainsi que d'autres chevaliers dans le <i>Lai du Cor</i>)

On ajoutera que le Nartamongæ peut également, ailleurs, développer ce motif: dans le conte où Soslan conquiert Beduha il est distingué dans un duel de danse avec le père de celle-ci pour savoir s'il peut l'épouser. Ce duel est décrit en trois étapes: danse sur le sol, danse sur la table, danse avec le Uatsamongæ sur la tête. A chaque étape Soslan est déclaré vainqueur. C'est à la dernière épreuve qui le désigne définitivement vainqueur de par la fonction révélatrice de l'anse.

«Ce fut Tchelæhsærtæg, fils de Hys, qui mit le premier la coupe sur sa tête. Il dansa fort bien, certes, mais un peu de la liqueur coula à terre. Il se rassit. On remplit de nouveau la coupe jusqu'au bord et on la donna à Soslan. Il la mit sur sa tête et commença à danser plus merveilleusement encore que la première fois. Pas une goutte ne coula. Comment les Nartes n'eussent-ils pas été dans l'admiration?» (LH, p. 96).

Si le Nartamongæ évoque plus directement le Cor Bonec dans le conte illustrant la supériorité de Batradz, le thème de la conquête féminine chez Soslan peut rappeler l'enjeu également féminin (la pureté de la femme) du Cor de Caradué/Caradoc. Le motif de la goutte coulant sur le sol évoque également la souillure par éclaboussure de Keu et Arthur.

S'il n'y a apparemment pas de coupe de vérité dans le roman de *Jaufre*, on a montré par ailleurs que *Caradué* ou son modèle est en lien direct avec le roman de *Jaufre* dans les structures communes entre les scènes du *chevalier-encantador* et celles du «jeu du décapité» tel qu'il apparaît dans *Caradué*⁸; notons également que le texte de *Jaufre* cite le nom du personnage Caradoc, intimement lié à l'histoire du cor révélateur de la fidélité.

Le motif du cor dans l'histoire de Caradué et dans le *Lai du Cor* trouva une postérité importante jusqu'à l'époque moderne, popularisée notamment par l'Arioste. Une comparaison de la fin de *Caradué* avec celle du roman de *Jaufre* est intéressante: on assiste de part et d'autre à un banquet de Pentecôte présidé par Arthur. Comme pour le roman de *Jaufre*, nous sommes dans *Caradué* en présence du topos de l'attente de l'aventure: à Keu qui veut hâter les préparatifs du banquet, Arthur répond: «*Ma costume savés piéça: / Il ne m'avint onques encore, / No fera il, se je puis ore, I Que mangas a cort tenise / Devant c'avenir i veïsse / Mervelle estrange u aventure.*» (v. 3134-39). Et l'aventure advint aussitôt sous la forme d'un chevalier richement vêtu qui propose de boire dans un cor magique nommé Bonec. Ainsi le présente-t-il:

*«Artus, sire, je vos présent
Icest cor qui Bonec a non,
Rices est d'or et de façon.
Mais plus est derspor autre rien:
Por voir vos di, créés m'en bien,
Faites le enlir de fontaine
U d'une autre eve doce e saine;
Lués essera li miudres vins
Et li plus biaux e li plus fins
Qui jamais soit veüs el mont,
Et trestuit cil qui laiens sont
Ipourront boire pres a pres,
E tuit auront del vin adés.»* (v. 3154-66)

Et le sénéchal Keu s'émerveille du présent, mais le chevalier reprend et montre que le cadeau peut s'avérer empoisonné pour certains:

«*Rois Artus, fait li cevaliers,
Savés qu'i a, biaux sier ciers?
Ja nus cevaliers ni buvra,
Se s'amie tretié li a,
U sa famé tout autres,
Que li vins n'espande sor li.*» (v. 3169-74)

Qu'on se rappelle maintenant du banquet de mariage de Jaufre et Brunissen présidé par Arthur: les situations d'Arthur/Guilalmier (adultère non évoqué mais consubstantiel du couple) et Jaufre/Brunissen (fidélité mise en valeur par la diégèse) d'une part et celles d'Arthur/Guenièvre (adultère souligné et redoublé par l'humiliation égale de Keu et de sa femme) et du couple de Caradué d'autre part montrent un nouveau parallélisme de fait qui n'est certes pas explicité par la narration mais demeure frappant.

En effet, si le roman de *Jaufre* n'évoque pas ce cor révélateur des adultères, la première scène rappelle la seconde d'autant plus qu'elle se situe après la deuxième intervention de l'*encantador* qui est fondamentalement lié au père de Caradué, Eliavrés, par une source commune. La coupe absente serait-elle sous-entendue par le premier des trois dons (v. 451–458) qu'Arthur doit faire à l'enchanteur s'il réussit à changer de forme (v. 454)⁹?

Ces dons fort liés à la conception indo-européenne du sacré Ne sont-ils pas porteurs d'un sens perdu pour l'auteur du roman de *Jaufre*? On a déjà noté l'extrême rareté dans le cycle arthurien d'un personnage à la fois chevalier et enchanteur.

Lié au sénéchal Queu, il est comme lui en rapport avec une figure indo-européenne à laquelle appartient le Narte Syrdon chez les Ossètes. Si Queu est l'héritier dépossédé d'une sorte de complétude indo-européenne¹⁰, le personnage de l'enchanteur, est un double du sénéchal plus accompli: d'où le don du roi. Le cheval renvoyant à sa vertu guerrière et chevaleresque déjà attestée («*E-l rei connoc l'encantador, qu'en sa cort cavallier melor / Nun a*» v. 10023-4), le baiser à la plus belle pucelle étant à lier à sa beauté et sa richesse éléments de la troisième fonction («*Cavalers gratis e bels e gens; / fos veslit mot ricamens / D'escarlata tro ah talos*» v. 423-25) tandis que l'élément prouvant son lien à la première fonction est bel et bien sa capacité à se transformer.

L'ensemble des trois dons est validé par ses transformations: *s'el se potfar desemblar*'(v. 51) mais cette capacité est uniquement le propre de la fonction magique et religieuse que symbolise la coupe d'or. Ainsi le don de la coupe sacrée valide la vérité des actes de l'Enchanteur comme le cor de la branche III de la *Continuation-Gauvain* et du *Lai du Cor* validait la vérité

d'une parole. Le Uatsamongæ des Nartes pour sa part, vient affirmer la véracités des parole de Batradz, et par là-même, la réalité des hauts-faits de celui-ci.

*V. La grande corne du roi Geirrod: Grim le Bon – coupe magique
dans une saga légendaire d'Islande*

Si l'on s'écarte un instant du domaine alano-ossète et du domaine celtique, on trouvera dans une autre société indo-européenne, un récipient magique qui partage avec le Cor Bonec et le Uatsamongæ de nombreuses propriétés. *Le dit de Thorstein le Colosse-de-la-Ferme* est une saga islandaise dite légendaire (par opposition aux sagas historiques ou «sagas des islandais») qui traitent des aventures d'un homme fort téméraire, Thorstein fils de Bryniolf. Bien qu'il soit l'homme le plus grand de Norvège, ses voyages le mène aux Pays des Géants (Risaland et Iotunheimar) où la taille de Thorstein prête alors à rire (on le renomme «Chétif-de-la-Ferme») ni plus ni moins que celle de Soslan ou Batradz lors de leurs passages dans d'équivalentes contrées. Sympathisant avec le roi géant Godmund du Risaland et ses guerriers, il les accompagne tandis que ceux-ci sont invités chez le roi Geirrod, en Iotunheimar, géant d'une race encore plus imposante. Lors du banquet, à la manière des Nartes, les convives sont testés sur diverses épreuves allant du jeu de balle à la lutte et enfin la boisson. Pour cette dernière compétition, on assiste avec Thorstein à l'annonce d'une corne magique fort singulière qui appartient au roi Geirrod et dont la présence est connue et redoutée dès la veille par le roi Godmund:

«Demain, matin mes hommes devront partir », dit Godmund. «Je sais qu'à présent le roi emploiera les grands moyens. Maintenant, on va montrer des objets précieux. Le roi fera apporter sa grande corne. On l'appelle Grim le bon. C'est un magnifique trésor, incrusté d'or, mais *plein de sorcellerie*. Au bout de la corne se trouve une tête humaine en chair et en os avec une bouche qui *parle aux hommes et prédit les événements qui n'ont pas encore eu lieu et kes conflits qu'il sait devoir se produire*. Ce sera notre mort si le roi sait qu'il y a un chrétien parmi nous. Nous n'aurons pas besoin de compter notre argent avec la corne. »¹¹

Thorstein, qui est le chrétien en question n'a pas peur grâce à la protection du roi Olaf, fils de Triggvi, et dont la foi chrétienne le préserve des sorcelleries. Il veut cependant en savoir plus sur Grim le Bon, ce à quoi répond Godmund:

«On peut dire de lui qu'un homme de taille moyenne peut se tenir debout sous sa courbe, tandis que la bande métallique qui entoure le pavillon mesure une coudée de large. Le

meilleur buveur de la troupe de Geirrod est celui qui peut boire ce qui correspond à la bande, mais le roi, lui, peut vider la corne d'un trait. Chaque homme doit donner un objet de valeur à Grim, mais le plus grand respect qu'on peut lui montrer est de le vider d'un trait, je sais que je serai le premier qui devrait y boire, mais personne n'a assez d'endurance pour le vider d'un trait.»

Thorstein dit: Tu mettras ma chemise et alors rien ne pourra te détruire même si la boisson contient du venin. Enlève la couronne de ta tête, donne-la à Grim et dis-lui à l'oreille que tu vas lui faire un honneur bien plus grand que Geirrod et ensuite tu feras semblant de boire. Mais il y aura du venin dans la corne et tu devras la vider sur toi et tu ne seras pas touché. Lorsque la beuverie générale sera terminée tu devras faire partir tes hommes. »¹²

Le lendemain, lors de la grande beuverie, Thorstein a vu juste: Grim accepte avec joie le don de Godmund (la couronne) et cache sa supercherie, mais il n'accepte qu'en secouant la tête celui du roi Geirrod (un collier d'or) et du jarl Agdi (deux anneaux d'or). Ne prévenant pas le roi du danger, il couvre son meurtre à venir.

Malgré ses dimensions et son caractère clairement anthropomorphique, Grim est de la même famille que le Cor Bonec et le Uatsamongæ. Le fait que tous trois portent un nom propre n'est pas anodin: c'est le signe qu'ils possèdent une volonté propre et une vie magique. Son lien à la première fonction indo-européenne est évident: propriété du roi, c'est par ce Cor, par son action invisible (mensonge par omission) que va mourir Geirrod et que Godmund sera intronisé roi du Iotunheimar. S'il ne rétribue pas une parole véridique assumant un acte de bravoure ou de pureté, il n'en demeure pas moins une épreuve de vérité et de bravoure alcoolique par l'ingurgitation de son contenu qui *révèle* le roi («Le meilleur buveur de la troupe de Geirrod est celui qui peut boire ce qui correspond à la bande, mais le roi, lui, peut vider la corne d'un trait» nous dit-on) comme le Uatsamongæ révèle le meilleur des Nartes et le Cor Bonec *révèle* le roi Caradoc dans sa tempérance sexuelle. Si Godmund peut contourner l'épreuve de l'ingurgitation, c'est nous dit le texte parce qu'il est protégé, grâce à Thorstein, par la foi chrétienne du roi de Norvège Olaf, fils de Triggvi. Mais à la fois plus allusivement et plus concrètement, c'est aussi parce que Grim *qui sait l'avenir*¹³ a bien compris que la promesse de Godmund d'un don plus grand que ne peut le faire Geirrod est une parole véridique *mais attesté par un acte à venir*.

VI. Conclusion

Le rapprochement fait par Scott Littleton et Linda Malcor entre le Uatsamongæ et le Graal est avant tout historique. Doit-on les suivre sur ce

point? Même si certains faits historiques méritent de s'y arrêter, nous ne sommes pas toujours convaincus. Qu'on fasse ou non un rapprochement historique, le lien du Graal à l'expression d'une vérité sacrée est évident. Vérité christique dans la *Queste*, c'est encore une vérité nimbée de paganisme (malgré l'hostie) dans le *Conte du Graal*, et elle est liée à la parole: c'est la parole non dite par Perceval qui aurait sauvé le pays du roi pêcheur de son statut *gaste*. Mais le rapport avec le Uatsamongæ reste lointain.

Des circonstances historiques peuvent-elles expliquer la plus grande proximité entre le Uatsamongæ et Grim le Bon? Tout comme Scott Littleton et Linda Malcor insistent sur l'influence de la culture scytho-sarmato-alaine en Bretagne insulaire et sur le continent et que Joël Grisward développe en détail les points communs entre l'univers celtique irlandais et celui des Nartes, on pourrait développer une longue liste d'étonnants points communs entre la culture germanique et celle des Alains puis des Ossètes. Le développement d'une culture commune aux Goths et aux Alains est notamment perceptible dans la période des grandes invasions où ils agirent souvent de consort mais est surtout rendue prégnante par leur longue cohabitation que ce soit autour du fleuve Don ou en Crimée - l'archéologie des kourganes en est un témoignage infaillible. Cela suffit-il vraiment, cependant, à expliquer la présence d'un motif islandais? Cette étude ne peut pas être le lieu d'un tel débat et nos connaissances concernant les légendes continentales sont trop limitées pour que l'on puisse en tirer une conclusion. Au motif de Grim le bon, on pourrait sans souci ajouter le déroulement du banquet des anciens Scandinaves qui rappelle davantage que celui d'Arthur, par certains aspect, le *кyбид* ossète: le concours de vantardises, l'aspect sacré du banquet¹⁴, la place qu'on ne peut enlever à Loki, comme à Syrdon – de nombreux points mériteraient une étude plus poussée.

Pour conclure, qu'on adhère ou non à la thèse historique de Littleton et Malcor, un lien entre table, exploit, vérité et parole sacrée vient se faire entre le Graal, le Uatsamongæ, le Cor de Caradué – mais aussi, comme on l'a vu, Grim le Bon. Si Batradz est souvent lié à Arthur et Lancelot, il se retrouve dans la branche III de la *Continuation-Gauvain* lié à Caradué ce qui montre une fois de plus que l'influence scytho-sarmato-alaine dans le cycle arthurien est tout sauf visible tel un décalque: les influences se parcellent pour s'adapter à un autre ensemble légendaire – preuve du passage du temps et de la coexistence des deux ensembles.

Ce même lien se fait encore, plus discrètement, avec la *copa d'aur* remise par Arthur au chevalier-*encantador*, lui-même héritier du type indo-européen auxquels Eliävres comme Syrdon se rattachent. Cependant, ce lien

est déjà rendu incompréhensible, brouillé par deux facteurs: l'un est la dégradation du mythique en romanesque accentuée dans un siècle où la culture romane s'était déjà fort éloignée de l'idéologie indo-européenne¹⁵ à bien des égards; l'autre est la recreation littéraire de l'auteur du roman de *Jaufre*: l'aspect de réorganisation des emprunts indoeuropéens au sein d'un projet personnel et moderne ne doit pas être négligé – en particulier dans un roman dont l'architecture est fondée sur des jeux de miroirs diégétiques finement huilés.

BIBLIOGRAPHIE

Textes utilisés:

Beowulf, A new verse translation, trad. Seamus Heaney, Farrar Starus Giroux, New York, 2000.

Caradué, in *Première continuation de Perceval*, éd. William Roach, Lettres Gothiques, Paris 1993.

Jaufre, in *Les Troubadours*. Ed. R. Lavaud et R. Nelli, 1966.

Le Livre des Héros, légendes sur les Nartes, trad. G. Dumézil, Gallimard/UNESCO, Paris, 1965.

Le Dit de Thorstein le colosse-de-la-ferme, in *Quatre sagas légendaires d'Islande*, trad. Asdis. R. Magnusdottir, Ellug, Pans, 2002.

Articles, ouvrages critiques:

Alain CHRISTOL, *Le banquet des Nartes*, in *Nartamongæ* n° 5 p. 143.

P. GALLAIS, *L'imaginaire d'un romancier français de la fin du XIIIème siècle: description de la Continuation-Gauvain*, éd. Rodopi. B.V., Amsterdam – Atlanta, GA 1989.

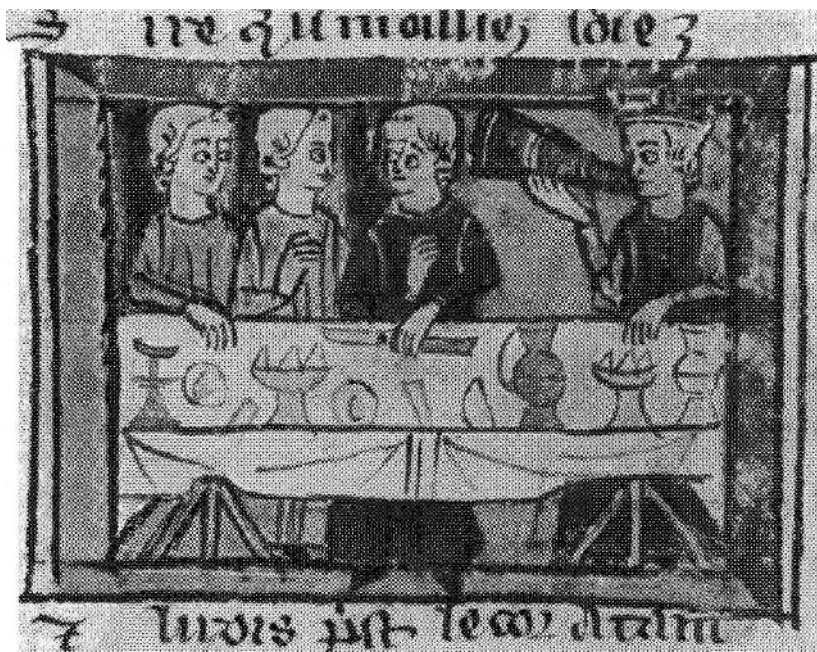
M.R. JUNG, *Lecture de Jaufre*, in *Mélanges de langues et de littératures romanes offerts à Carl Theodor Gossen*, éd. Germa Colon et Robert Kopp, Bern, Francke, 1976, t. 1, p. 429.

V. KOUZNETSOV & I. LEBEDYNSKY, *Les Alains: Cavaliers des steppes, seigneurs du Caucase, Ier – XVe siècles apr. J.-C.* Ed. Erranc, Paris, 2005.

B. SERGENT, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Edition Payot & Rivages, Paris, 1995, éd. augmentée 2005.

C. Scott LITTLETON & Linda A MALCOR, *From Scythia to Camelot*, Routledge, 1994, rééd. révisée 2000.

ANNEXE 1: *Enluminure de la Continuation-Gauvain
représentant ê cor Bonec*



(Note sur l'enluminure en bas de page)¹⁶

ANNEXE 2: *Note sur la structure du banquet ossète*

Chez les Ossètes d'aujourd'hui le *кыуыд* reste l'institution centrale de la culture traditionnelle qui survit le mieux à l'influence de la globalisation, par ailleurs si sensible et dans d'autres domaines de la culture (en particulier la pratique de la langue dans la ville multiculturelle de Vladikavkaz, et divers pans de l'*æгъдаг* inadaptés à la société moderne). Le *кыуыд* est connu de tous et on ne peut guère imaginer un événement important (naissance, mariage, enterrement, etc...) sans lui.

L'ordre des prières /toasts du *кыуыд* est tout à fait significatif: si leur nombre total est variable au gré de la volonté du *хистæр*, il en est trois fondamentaux: le premier est toujours adressé à Dieu (*Стыр Хуыцау*), le second invariablement à *Уастырджы*, puissance céleste et bras armé de Dieu (assimilé à Saint-Georges), protecteur des hommes notamment sur le chemin et dans la guerre. On notera que l'*æгъдаг* ossète ne permet pas aux femmes de

prononcer son nom-celles-ci doivent le nommer *лæгты дзуар* («Saint des hommes», «protecteur des hommes»).

Ensuite vient la série de prières/toasts sont portés sur divers types de sujets traditionnels ou de circonstances – leur nombre et leur durée ne sont fixés que par le *хистæр*. La fin du *куывд* ne s’annonce que lorsque le *хистæр* lève son verre et prie pour *бæркад*, un concept religieux ossète qui désigne l’abondance mais bien plus encore. Après quoi le banquet se clôt avec une dernière prière adressée à *Къæсæры Уастырджи*, «le Uastyrdji du seuil», soit une nouvelle prière au protecteur des hommes afin que la route de retour des convives du *куывд* se fasse sans soucis. Il est notoirement reconnu que la prière/toast a *Къæсæры Уастырджи* est une invention récente. Ne le serait-elle pas, cela ne changerait pas l’importance capitale du toast à *бæркад*: c’est celui-ci et aucun autre qui annonce la clôture du banquet et forme avec le premier et le second toast les moments indispensables de la «liturgie» du *куывд*.

Premier Toast	Second toast	Toast annonçant la fin du <i>куывд</i>
Adressé à Dieu (<i>Стыр Хуыцау</i>)	Adressé au Saint Georges ossète (<i>Уастырджи</i>) protecteur des hommes sur les chemins et dans la guerre	Adressé à <i>бæркад</i> – concept religieux ossète évoquant l’abondance et la fertilité (cf. ci-dessous)
Première fonction indoeuropéenne	Deuxième fonction indo-européenne	Troisième fonction indoeuropéenne

La triade est éloquente de transparence en terme de tri-fonctionnalité indo-européenne et s’est un miracle qu’elle se soit maintenue jusqu’à nos jours: cela montre une fois de plus l’extrême conservatisme des Ossètes, non seulement dans leur langue, dans leur cycle légendaire, mais aussi dans leur religion traditionnelle (qu’ils nomment *зæронд дин* – «la vieille foi», «l’ancienne religion») encore fort vive, malgré le christianisme et l’Islam.

Les légendes Nartes ne décrivent jamais le *куывд* en très grand détail, mais les éléments car c’est une donnée culturelle qui fait partie du fond de ces légendes et l’idée sacrée d’abondance contenue dans le terme *бæркад* chez les Ossètes demeure également centrale dans les légendes Nartes.

Dans son dictionnaire étymologique de la langue ossète, V.I. Abaev analyse ainsi le terme ossète *бæркад* qui est un emprunt a l’arabe *barakat* tout en ayant évolué vers une signification propre:

Bærkad ‘изобилие (о домашнем хозяйстве)’ другая форма этого слова – *bæræket|bereket* . – *wæ bærkad biræ* (обычная формула благодарности за угощение); *fyngy bærkad; zag xoræj mæ xordon, bærkadgyn mæ zæxx (Kosta)*.

La popularité de ce terme dans les langues des peuples du Caucase est peut-être originellement due à l’Islam, mais comme on le voit, il a été réutilisé dans un cadre tout-à-fait distinct, la religion traditionnelle ossète où il est devenu central dans le déroulement du *кыбыд*.

On notera que la notion ossète de *bærkad* montre un glissement de sens par rapport à la notion arabo-persane. Il ne s’agit plus vraiment de chance divine au sens large, mais d’une chance divine appliquée précisément à la notion de fertilité et d’abondance – la *barakat* pouvant désigner bien davantage de choses que *bærkad*. Il semble donc que le terme de *bærkad* ait recouvert un concept alain et indo-européen antérieur plus restreint.

NOTES

¹ On notera que lors des noces de Jaufre et Brunissen à Cardeuil, Keu ne sert que le premier service du roi tandis que Gauvain s’occupe du service des mariés. On ne doit pas en déduire une contradiction sur le statut hiérarchique des personnages: c’est d’une part l’amitié particulière entre Gauvain et Jaufre qui montre exceptionnellement le neveu d’Arthur faire le service et d’autre part l’humiliation du sénéchal par Jaufre qu’on peut invoquer comme explication.

² P. GALLAIS, *L’imaginaire d’un romancier français de la fin du XII^{ème} siècle: description de la Continuation-Gauvain*.

³ On peut ajouter le fait que cette infériorité est déterminée par sa situation de cadet des jumeaux, mais dans les faits des légendes Nartes, c’est surtout pour son goût des femmes que Hæmyts est critiqué par ses compatriotes.

⁴ «La coutume est très marquée chez les Celtes et les descendants actuels des Scythes, les Ossètes.» (ibid., p. 323).

⁵ «Et Queu, alors, de prendre la parole: / ‘Ami, vous aurez plus de courage / Une fois que vous serez ivre; / Allez donc vous asseoir, s’il vous plaot. / Vous supporterez mieux le poids des armes / Quand vous aurez bu un peu plus; / Revenez vous asseoir: je vous assure / Qu’avec les armes que je sais (verre en main), / Vous saurez mieux abattre les chevaliers / Que si vous les combattiez avec le tranchant de l’épée.»

⁶ On notera à ce propos l’importance cruciale de la datation: il ne fait aucun doute que le *Lai du Cor* soit antérieur au *Conte du Graal* et on ne peut pas le taxer de s’en être inspiré – il est par contre comme un prélude la présence du Graal dans les textes arthuriens. Le fait d’avoir intégré cette branche III fort autonome dans la *Continuation-Gauvain* qui est une suite du *Conte du Graal* a de quoi laisser perplexe: on peut laisser suggérer que le lien mystérieux entre le Cor Bonec et le Graal a présidé à cette idée – la nécessité de rassembler des textes sur un vase sacré.

⁷ FSC, p. 221: «And in Biket’s Lai du Cor (ca. 1150), which can be considered a precursor to the fully developed Grail story, the magician-king Mangon of Moraine sends a

printing horn to Arthur's court. The contents of the horn are successfully imbibed by Caradoc, whose wife exhorts him to be brave. This tale is closer in spirit to the legend of the Nartamongæ than the later Grail tradition, which, as we have seen, focuses on the purest rather than the bravest knight.»

⁸ Voir L. Alibert: «Lo rei trucat: Enrasigament meravilhós e re-escritura critica dins *Jaufre*», communication au colloque de nouvelles recherche en domaine occitan, le 11 juin 2009 au centre Champollion d'Albi, (sous l'égide de l'Association Internationale d'Etudes Occitanes); actes du colloque à paraître en 2010.

⁹ « *Per so qe tenga cort ni festa / Ni degra coronar sa testa, / Qe, s'el se pot far desemblar, / Una copa d'aur li deu dar / E un caval tot lo melor / De sa cort, e lia belazor / Piu esela q'el y triara / Davant totz el la baisara* ». Le premier parmi les érudits s'intéressant au roman de *Jaufre*, M.R. Jung a souligné l'aspect trifonctionnel frappant de cette coutume: si le chevalier-*encatandor* parvient à se transformer, le roi Arthur ne peut porter sa couronne qu'à la condition d'avoir remis en cadeau à celui-ci une coupe d'or, un cheval et le baiser de la plus belle des demoiselles de sa cour. L'ordre même de ces cadeaux suit la hiérarchie des trois fonctions et l'importance de cette coutume est souligné par le fait que le roi ne peut plus régner s'il ne l'accomplit pas. Ces dons soulignent la complétude trifonctionnelle du chevalier-*encatandor* que ne possède, normalement que les roi. On notera que l'Enchanteur de Caradoc, Eliavres (qui n'est autre que le père de celui-ci) est également d'ascendance royale. Un même respect mêlé de crainte à la cour arthurienne vis-à-vis des deux personnages est tout-à-fait remarquable.

¹⁰ Intelligent, chevalier, beau et riche: il a en lui le germe des trois fonctions mais apparaît aussi comme une figure dégradée de la deuxième fonction, formant un couple opposé et complémentaire avec Gauvain. Voir à ce propos notre article «Les avatars du type indo-européen de Syrdon dans le roman de *Jaufre*: le sénéchal Queu et l'*Encatandor*».

¹¹ *Le Dit de Thorstein le colosse-de-la-ferme*, p. 49, in *Quatre sagas légendaires d'Islande*, trad. Asdis. R. Magnúsdóttir, Ellug, 2002.

¹² *Ibid*, p. 49.

¹³ Comme le Nartamongæ, en révélant les actes héroïques du Natte Batradz *sait le passé*.

¹⁴ Il représente comme chez les Ossètes un lien unique à l'au-dela: rappelons que c'est au banquet d'Odin que sont accueillis les guerriers morts au combats.

¹⁵ Bien qu'antithétiques sous de nombreux aspects, l'idéologie courtoise occitane et la théologie chrétienne s'opposent l'une comme l'autre à l'ancienne idéologie indo-européenne.

¹⁶ «La scène de banquet représente quatre personnages assis, mais est polarisée sur le côté droit, où Arthur, reconnaissable à sa couronne, tente de boire le vin qui se trouve dans le cor. Le vin se répandra comme chaque fois qu'un mari trompé tente d'y boire... L'enlumineur a voulu introduire une bipartition de l'espace en changeant la couleur du fond au milieu et en disposant les personnages de façon à installer Caradué, le héros vainqueur de l'épreuve, à la frontière des deux couleurs.» Ref: <http://galatea.univ-tlse2.fr/pictura/UtpicturaServeur/GenerateurNotice.php>.